Elections de l'an VI.
Pro 3.2413[illegible].1.
Michigan Case
FRC
224/13

A LA NATION, SUR LE CHOIX DE SES REPRÉSENTANS.

Se vend

A AVIGNON,

Chez les freres BONNET, Imprimeurs-Libraires,
Rue de la Bancaſſe.

L'an 5 de la République Françaiſe.

THE NEWBERRY LIBRARY

A LA NATION,

SUR LE CHOIX DE SES REPRÉSENTANS.

CITOYENS,

Le moment approche où le peuple français va exercer ſes droits. L'inſtant s'avance ! Les millions d'individus qui compoſent le corps de cette nation immenſe, & qui ont droit à l'élection, vont ſe mettre en mouvement. Je vois déja s'ébranler cette population nombreuſe pour ſe réunir en aſſemblées primaires. Je vois les citoyens paiſibles & ſenſés s'en approcher avec inquiétude ; ceux qui aiment le trouble, les mal-intentionnés, avec cet air d'aſſurance que rien ne déconcerte, s'y portent d'un pas hardi & décidé : tandis qu'un très-grand nombre, dont le dégoût s'empare, montrent par la lenteur, qu'ils n'y vont qu'à regret.

La ſollicitude des uns ; l'imprudence, l'imprévoyance des autres ; la tiédeur, l'inſouciance des derniers, vont décider du ſort, de la deſtinée de la république. Déja l'ambition & l'intrigue préparent leurs moyens ; elles ont diſpoſé depuis long-tems leurs reſſorts, pour entrer en lice contre la ſimplicité, l'ignorance & la droiture.

La longue expérience de huit mortelles années d'une révolution auſſi pénible qu'inouie, a démontré à la ſaine partie du corps politique, que le choix de ceux qui doivent le repréſenter, loin d'être une choſe indifférente, eſt d'une

importance qui exige la plus ſcrupuleuſe attention, & qu'il intéreſſe très-particulièrement tous les individus qui le compoſent.

Quel mal affreux n'a pas produit la nomination inconſidérée de beaucoup de ceux qui ont repréſenté la nation juſqu'à ce jour ? L'enthouſiaſme, l'intrigue l'avaient produite ; & les fruits amers, qui en ont été le réſultat, nous ont appris, d'une manière bien douloureuſe, & à pluſieurs repriſes, mais trop tard ! que ces aveugles paſſions ne doivent point préſider dans ces élections ſi importantes.

C'eſt par une ſuite funeſte de ces choix, que nous avons ſous les yeux le tableau affligeant de l'état où ils nous ont jettés. Nous ne pouvons nous le diſſimuler ! Le renverſement du culte extérieur ; la décadence des lettres & des arts, par ſuite de l'abandon de l'inſtruction publique ; la démoraliſation très-avancée du peuple ; la diſſolution preſque entiere du lien ſocial ; une conſtitution mal ſuivie ; un dédale de lois contradictoires & inconſéquentes ; un gouvernement ſans forces & compoſé d'élémens qui ne ſont pas à l'abri des paſſions ; l'annihilation du commerce ; l'épuiſement des finances, par la dilapidation effrénée des reſtes de la fortune nationale ; la deſtruction de la marine ; l'indiſcipline, le dénuement, la ruine des armées ne ſont qu'une partie des maux où nous ſommes réduits par l'effet de ces choix influencés, mal concertés, précipités.

Il eſt flatteur, ſans doute, pour celui qui eſt dévoré par cette ambition, d'être choiſi par ſes concitoyens pour les repréſenter ! Il eſt ſatisfaiſant de voir ſe réunir ſur ſa perſonne toute la confiance, tout l'eſpoir d'une immenſe nation ! Mais ! quel poids pèſe ſur celui qui s'en charge ! Quelle effrayante reſponſabilité à ſes propres yeux ainſi qu'à ceux d'un ſi grand nom-

bre de commettans !!! Le téméraire qui le sollicite, qui le recherche comme un avantage ; le présomptueux qui l'accepte & s'en croit capable, ont-ils bien fait attention à quoi ils s'engagent ? Ont-ils réfléchi à ce que les générations présente & à venir sont placées entre le bien & le mal que leur nomination opérera ? Ont-ils pensé que la génération actuelle, & celles qui doivent en naître, maudiront & l'imprévoyance qui les proposa, & l'insouciance qui les choisit, & l'imprudence ou la cabale qui les nomma ? Ont-ils considéré que leurs noms à jamais exécrés, s'ils ne font le bien, seront en horreur à la nation entiere ?

Vos vues, ô peuple confiant, se portent sur ceux que vous supposez réunir de grands talens ; votre choix se détermine pour celui qui par-là vous paraît susceptible d'une mission si délicate, si importante. Voilà qui est bien ! Il y a beaucoup à espérer d'une telle disposition ! Mais ! avez-vous pu balancer, autant qu'il serait nécessaire, les qualités opposées qui se trouvent dans celui que vous croyez mériter votre préférence ? Avez-vous prévu la multitude de circonstances qui accompagneront tel ou tel choix ? Avez-vous mis dans la balance les vices & les vertus qui vont devenir, par votre détermination, l'arbitre de vos destinées ? Avez-vous saisi la différence qui serait résultée d'un meilleur choix ? Avez-vous pu analyser toutes ces données contradictoires & embarrassantes ? Non ! tout cela vous a échappé ; &, dans le tumulte, dans le choc des passions, qui accompagnent indispensablement vos nominations, & qui sont inévitables dans vos assemblées, vous n'avez pu avoir égard aux nuances qui doivent produire des effets si opposés. Ah ! si vous pouviez revenir sur les choix qui ont précédé celui-ci, vous détermineriez-vous encore pour ceux qui, après

avoir tout renverſé, ont inondé la France de ſang ; ont couvert ſa ſurface d'un voile funèbre ; ont réduit l'innocence & la vertu à l'ignominie, & comblé le crime d'honneur & d'opulence? Choiſiriez-vous ces hommes qui ont ſi atrocement abuſé de votre confiance? Choiſiriez-vous ceux qui n'ont employé le pouvoir que vous leur aviez confié pour faire votre bonheur, ou au moins améliorer votre ſort ; qui ne l'ont employé, dis-je, que pour vous détruire & vous exterminer? Choiſiriez-vous.....? Ah ! ſuſpendons le retour de ces ſouvenirs douloureux ; quoiqu'il valût bien mieux, ſans doute, que vous les euſſiez toujours préſens, pour vous diriger d'une maniere plus ſage & proportionnée à vos vrais intérêts !

Beaucoup de ceux que vous aviez choiſis avaient des talens ſans doute ; mais, des vertus, en avaient-ils ? Ils avaient de l'organe, une élocution facile, de la volubilité ; mais, des vertus, en avaient-ils ? Ils avaient de l'ardeur, de l'activité ; mais, des vertus, en avaient-ils ? Ils avaient de ſuperbes plans & le courage pour les exécuter ; mais, des vertus..... avaient-ils des vertus? Les hommes ſages & prudens, en bien plus grand nombre, qui étaient parmi eux, manquant de fermeté & d'enſemble, comprimés par la crainte, laiſſérent étouffer leur voix. Leur puſillanimité ſuccombant ſous l'audace des méchans, ceux-ci prirent le deſſus, & produiſirent tout le mal ſur lequel nous gémiſſons encore. Où il n'aurait fallu que corriger, ils détruiſirent. Où il ne fallait qu'encourager, ils jettèrent l'abbattement. Où il ne fallait que ramener, ils ſemérent l'épouvante. Où il ne fallait que de l'union pour opérer le bien, ils ſe diviſérent dans leurs opinions fantaſtiques, & ne ſe trouvérent enfin d'accord que pour produire les maux dont ils nous ont accablés.

Au lieu de ne s'occuper qu'à découvrir les frottemens qui gênaient les mouvemens de la machine, ils en séparèrent, ils en détériorèrent tous les mobiles; ils la mirent enfin dans la la presqu'impossibilité d'être restaurée. Mais, grace au génie bienfaisant qui veille sur les destins de la République, & la soutient malgré les attaques des méchans, ces monstres ne souillent plus le sol de la liberté !

On a beaucoup entendu parler de *la vertu:* ce mot a très-souvent frappé nos oreilles; mais il paraît qu'on n'est pas bien d'accord sur sa définition. Dans sa véritable acception ce mot exprime *la force*, & ce n'est-là encore qu'une conception vague. Cela viendrait-il de ce que nous ne sommes pas encore assez familiarisés avec cette force qui semble nous être assez étrangère ? L'analyse, si propre à dégager, à démêler les idées confuses, nous mènera facilement à connaître le vrai sens de cette expression, *la force*. Pour éviter les longueurs, nous conviendrons que cette force n'a rien de commun avec les propriétés que nous reconnaissons dans les substances matérielles de tous les règnes, & que c'est d'une force intellectuelle qu'il est ici question. Recherchons un moment quelle peut être cette force. Est-ce la force qui nous fait surmonter tant d'obstacles pour faire une fortune brillante? Non. Est-ce la force presqu'irrésistible qui nous porte à l'inertie, à l'insouciance, au dégoût? Non. Est-ce la force qui nous fait entreprendre de grandes choses pour nous faire une réputation qui puisse braver les siècles, & transmettre nos noms aux races futures? Non. Est-ce la force qui nous entraîne à faire les plus grands sacrifices pour tirer une vengeance éclatante du mépris, des insultes, des humiliations? Non. Est-ce la force qui nous porte à satisfaire nos goûts, nos penchans pour tout ce qui nous flatte & nous plaît? Non? Il

n'eſt, dans tous ces cas, point de force qui mérite le nom de *vertu*. Eh! quelle eſt donc enfin cette force inconnue, ou plutôt méconnue? Ah! la voici cette force ſublime qui mérite tous les éloges, & ne les cherche point; voici cet effort digne de l'admiration, quoiqu'on en faſſe le moindre cas? C'eſt la force qui ſurmonte tous nos goûts, nos penchans, ou au moins les modifie, en les dirigeant vers un but ſage, pour les faire tourner au bien général, ſans le moindre égard pour nous-mêmes. C'eſt la force qui ne laiſſe point naître en nous l'envie, & qui réprime la colère. C'eſt la force qui nous porte à ne voir dans tous les hommes que nos frères, à les accueillir & les traiter tous avec bienveillance. C'eſt la force qui nous fait ſacrifier nos plus chers intérêts pour améliorer la ſituation des autres. C'eſt la force qui, ſans jalouſer ni le mérite, ni les talens des autres, nous tient contents de ce qui nous eſt échu. C'eſt la force qui nous fait écouter de ſang-froid les choſes déſagréables, & ſupporter les humiliations, en ſentant & convenant que nous pouvons à certains égards les avoir méritées de la part de celui qui ſe plaint de nous. C'eſt la force qui, en conſidération de nos propres faibleſſes, nous conduit à l'indulgence, à la tolérance envers les faibles; dans le deſſein de les porter aux mêmes ſentimens, de nous attirer à ce titre leur amitié & nous concilier leur attachement. C'eſt la force qui nous éloigne de tout eſprit de parti, parce qu'il eſt toujours au détriment du bien général qui doit être le but unique de l'homme en place comme de l'homme privé. C'eſt la force enfin qui nous fait éviter tout ce qui eſt contre le véritable honneur, & qui nous met en garde contre tout ce qui ne peut produire qu'un avantage particulier au déſavantage du grand nombre.

bre. Voilà la véritable magnanimité ! Elle eſt toujours accompagnée de la pureté d'intention, qui ſeule détermine la qualité des actions. Elle produit le courage, la valeur, la juſtice, la modération, la tempérance, la modeſtie, l'humilité bien entendue, la piété, la douceur, le pardon & l'oubli des injures. Elle produit la fermeté, l'équité, la pudeur, la retenue. Elle ſuſpend en nous cette ſatisfaction ſi recherchée, ſi fertile ſur-tout en funeſtes effets, de ſacrifier le mérite, la réputation, la tranquillité des autres par un bon mot, par une médiſance, par une calomnie. Elle développe en nous la commiſération, cet intérêt ſi vif qui nous fait ſouffrir des peines des autres, & nous pouſſe à les ſoulager par tout ce qui eſt en notre pouvoir. Elle produit enfin tout le bien que nous admirons dans les grands modèles de tous les tems, de tous les lieux. Les actions des hommes ne ſont bonnes que par elle, & là où elle manque commence le mal, la vanité, la fatuité, la préſomption, l'orgueil. Le bien ou le bien-être qui réſulte, pour la généralité, d'un acte quelconque qui n'eſt pas motivé par elle, n'appartient plus à l'homme qui en fut l'inſtrument : il eſt tout entier à la ſource ſuprême d'où émanent tous les biens. C'eſt cette force ſeule enfin qui établit la différence abſolue qui ſépare l'homme de la brute & des autres êtres de la nature ; elle ſeule eſt la vraie ligne de démarcation ; les autres différences ne ſont que relatives. Cette force eſt rare, il eſt vrai ; & c'eſt ce qui la rend bien précieuſe ! Il n'y a cependant qu'elle qui puiſſe opérer le bien que nous deſirons, & que notre laſſitude nous fait attendre avec tant d'impatience.

Examinons un moment quels ſont les eſpèces de talens & de qualités qui, attirant les regards, ont obtenu les ſuffrages, & déterminé le choix

de la multitude. Les citoyens qui se sont montrés les plus ardens dans la révolution, par des motifs qu'il est difficile de prévoir avant l'événement; qui à des moyens physiques réunissaient une audace qui ne fait douter de rien, parce qu'elle est aveugle; qui par de belles promesses fascinaient mieux la vue du peuple imprévoyant, quand il est en délire; qui, par le nombre de leur parti, influençaient les assemblées tumultueuses, sont en grande partie ceux qui ont été portés à des places dont tout devait les exclure & les repousser, les rejetter avec indignation. C'est pourquoi on a vu figurer d'une manière horrible dans le sanctuaire des lois & dans les fonctions les plus importantes, des êtres qui n'avaient que la forme humaine; qui, étrangers à toute connaissance, dénués de sens & de jugement; qui, n'ayant que des vues basses & criminelles, des intentions immorales & perverses, & pour but unique l'assouvissement de leurs passions brutales, ont fait la honte & le désespoir de la presque totalité de la nation.

Les grands talens, dans les représentans du peuple, sont bien moins à desirer qu'on ne pense. Ils ne doivent point être le motif qui fait donner la préférence à ceux qui en sont doués. Je n'irai pas en chercher la preuve bien loin. Il y avait beaucoup & de bien grands talens dans l'assemblée constituante; la seconde législature en avait beaucoup; la convention même en comptait un grand nombre dans son sein; il y en a beaucoup & de grands encore dans le corps législatif actuel. Qu'ont-ils produit, ces talens? Quels sont les effets que vous en attendiez? Il n'y a qu'à considérer l'état de la république, & vous verrez ce que feront toujours ces grands talens, s'ils ne sont associés à des vertus plus grandes encore.

Le mode de vos assemblées est déterminé par

les lois; elles ont fixé & les tems, & les lieux où vous devez vous occuper de l'élection de ceux auxquels vous voulez confier le sort de vos destinées. Préjugeant que vous connaîtriez assez l'importance du motif qui doit vous y rassembler, elles se sont tues sur les dispositions que vous devez y apporter. Le calme, le sang-froid, la précaution contre l'influence, le discernement sont autant de choses qu'elles ont laissées ainsi que l'*obligation de présence* à votre sollicitude, & qu'elles ont abandonnées à votre prudence. C'est à vous maintenant à faire de votre liberté politique le meilleur emploi que votre sagesse & vos intérêts puissent vous suggérer. Songez que l'époque où vous pouvez en faire usage, pour ce qui va vous réunir, ne revient qu'une fois par année. Pensez que vous ne pourriez plus y revenir, si votre élection était faite de manière à vous livrer aux regrets. Prenez bien vos mesures; &, sans vous laisser entraîner par des vues passionnées, faites un choix qui ne vous expose point au repentir. Considérez, cherchez parmi vos concitoyens, quels sont ceux à qui vous croyez les qualités indispensables pour bien remplir l'objet que vous vous proposez. Mais! je vous entends déja, m'objectant les difficultés, les obstacles, me dire: à quoi distinguera-t-on les citoyens d'une capacité & d'un mérite dignes de notre confiance? On ne connaît les hommes que superficiellement: car ils se montrent bien rarement tels qu'ils sont. D'ailleurs les circonstances les changent le plus souvent; & tel mandataire parti avec les meilleures dispositions, s'est laissé corrompre, entraîner dans un parti qui a renversé les espérances de ses commettans.

Pénétré de la solidité de ces raisons, je conçois & j'avoue que c'est-là vraiment la chose la plus difficile; & je n'ai d'autre réponse à vous donner, que de faire d'abord ce qui est en votre

pouvoir. Jettez les yeux sur des hommes d'une intégrité reconnue, d'une conduite irréprochable, d'une moralité au-dessus des passions : cherchez des hommes qui soient animés de l'amour du bien général fondé sur la justice & le régne des lois ; qui aient constamment montré de l'éloignement pour tout esprit de parti ; qui soient doués d'activité sans précipitation ; qui aient des connaissances sans prétention ; de la fermeté sans entêtement, sans emportement ; une pénétration qui puisse déconcerter & déjouer l'intrigue ; un jugement sain, dégagé des préjugés, des préventions, & à l'abri des surprises de l'ambition ; une élocution sans affectation, exempte de la satyre, de la mordacité qui produisent si rarement le bien qu'on s'en propose ; une logique sûre qui ne soit le produit que des idées saines ; des hommes enfin qui soient presqu'insensibles aux injures, aux mépris, aux humiliations, & qui aient un courage & un physique, que ni la crainte ni les menaces ne puissent altérer, & qui résistent à la continuelle méditation, à la longue discussion des grandes affaires.

Dans quelque rang, dans quelque état de fortune que vous trouviez des hommes de cette trempe, vous n'avez point à hésiter : ce sont ceux-là qui méritent vos suffrages. Ils sont rares, il est vrai ; mais il serait bien surprenant qu'on n'en trouvât pas 250, sur plus de 25,000,000 d'ames, ce qui serait un surplus de 10,000 ! Pendant que ces hommes-là exerceraient leurs fonctions au corps législatif, il s'en formerait d'autres à leur exemple. Une bonne résolution peut beaucoup en peu de tems chez les ames fortes !

On remarquera sans doute que j'ai énoncé plus haut *l'obligation de présence* ; je crois qu'il convient d'en dire quelque chose. C'est un objet assez important pour qu'on y fasse attention.

Quand on médite sur les constitutions des peuples, on voit facilement que les législateurs ont

eu le deſſein de les rendre heureux, en les obligeant de ſe ſoumettre aux lois pour obtenir l'ordre & l'harmonie; mais quand on remonte aux cauſes qui ont pu retarder ou détruire ce bonheur, on en trouve une très-grave, très-importante que ces légiſlateurs ont négligée. Eſt-ce par défaut d'attention, eſt-ce par imprévoyance ou par oubli? Il eſt aſſez difficile d'y trouver un prétexte. On dirait que, comme les lois, qui ont pour objet l'homicide, n'ont que peu ou point parlé du ſuicide, ſoit par la crainte de ne pouvoir atteindre le coupable que par des peines inutiles, ſoit parce qu'il répugne à la nature de ſe donner la mort; on croirait, dis-je, que, ſuppoſant que tous les individus ſeraient aſſez pénétrés de leurs vrais intérêts, ces légiſlateurs ont trouvé ſuperflu d'obliger par contrainte les citoyens d'uſer du ſeul droit que les conſtitutions leur accordent, de choiſir ceux qu'ils voudraient charger de les conduire, d'adminiſtrer, de diriger la puiſſance des lois; on dirait, je le répete, qu'ils ont cru ſuffiſant de leur laiſſer ce droit, pour leur inſpirer l'avidité d'en faire uſage. Ils ne prévoyaient pas que l'inſouciance, la crainte, la malveillance, venant à s'emparer de la grande partie des citoyens, ceux-ci pourraient vouloir ne pas ſe ſervir de leurs droits, & par-là amèneraient la mort, ou au moins la maladie du corps politique. Comme il n'eſt pas dans la nature de l'homme de préférer le mal-aiſe au bien-être, les légiſlateurs ne crurent pas devoir ſtipuler *l'obligation de préſence*, & de l'établir par des peines. Notre conſtitution, en parlant des droits & des devoirs de l'homme, poſe à la vérité des principes généraux qui déterminent cette *obligation de préſence*; mais je crois qu'il ſerait eſſentiel qu'il y eût à cet égard des règles coactives, comme il y en a de coercitives: car ſi *la ſûreté réſulte du concours de tous pour aſſurer*

les droits de chacun, où ſera la garantie, ſi on ſe permet de s'abſenter des aſſemblées, où chaque citoyen peut par ſa voix concourir au bien général; occaſion qui peut-être ne ſe préſentera plus pour lui dans l'eſpace d'une aſſemblée à l'autre, d'être vraiment utile à la patrie? Les lois auraient dû prévoir & forcer cette indifférence, pour ne pas dire plus! de ces hommes apathiques qui ne ſont pas même égoïſtes; puiſque, aſſez ennemis de leur propre exiſtence, ils ſe refuſent à coopérer, je ne dis pas au bien-être des autres qui devrait les animer, mais à établir leur tranquillité en donnant leurs voix aux aſſemblées du peuple. C'eſt-là, c'eſt-là ſeul qu'on peut trouver le moyen de fixer le mal & de l'extirper, en faiſant de bons choix; mais une voix de moins peut les rendre mauvais! Venez-y tous, citoyens; mais ſoyez-y comme des hommes reſpectables! venez-y ſans armes; mais ſoyez abondamment munis de vertus! votre ſûreté vous y appelle! vos plus grands intérêts le demandent de vous!! Venez-y tous; l'amour de vos ſemblables, le ſalut de la patrie vous l'ordonne!!! Venez-y tous; &, ſi les lois ne l'ont pas prévu, ſoyez plus prévoyans qu'elles; allez au-devant de ce qu'elles auraient dû établir! Venez-y tous; mais venez-y ſans paſſions: car les paſſions engendrent les paſſions, & nous avons beſoin de la ſageſſe! celui qui y manquera, fera autant & plus de mal à la patrie, que s'il conſpirait pour la bouleverſer!!

On ferait un bien gros livre ſur les funeſtes effets qui doivent réſulter de l'abſence des citoyens des aſſemblées légales. Malgré toute la connaiſſance que notre propre expérience nous en a donnée, je ne vois pas une grande diſpoſition à les prévenir. Chacun ſe retire en arrière; chacun ſe recule; on craint! Eh! que craignez-vous, citoyens? Les lois ne vous protègent-elles

pas ? Vous craignez vos semblables ? Ah ! c'est que vous les haïssez ! Revenez à des sentimens plus dignes de vous ! oubliez le passé, sur lequel ce n'est plus le tems de revenir ! Traitez les avec bienveillance : gémissez avec eux sur leur égarement. Plus de reproches, plus d'injures, plus de vengeances ! unissez-vous, & formez un ensemble qui, par la fermeté & les vertus, en impose aux mal-intentionnés. De-là naîtra la paix intérieure qui nous amènera la situation heureuse après laquelle nous languissons.

Quant à l'*obligation de présence* aux assemblées, il devrait y avoir une loi qui, en fixant l'heure à la commodité générale, obligeât tous ceux qui ont droit de voter, à n'y pas manquer. Une des premières opérations de l'assemblée serait l'appel nominal des citoyens de la section. Les absens, à moins d'une excuse admissible & constatée par dix citoyens de la même section, subiraient la peine de la détention jusqu'à une prochaine assemblée. Une amende du double de leurs impositions, outre la censure & la diffamation, comme mauvais citoyens, serait, je pense, un moyen assez sûr de forcer les individus à assister activement aux assemblées primaires ou électorales.

Si les choix pouvaient être faits de manière que l'assemblée représentative ne fût composée que d'hommes doués des qualités dont je viens de présenter le tableau, quel avantage n'en résulterait-il pas pour la nation ? Ces membres formeraient un véritable corps uni dans toutes ses parties, & qui ne présenterait plus de division. Ils établiraient parmi eux un ordre tel que les discussions, si difficiles par le nombre de l'assemblée, ne seraient plus interrompues par les personnalités qui, outre la perte irréparable du tems, les retards, les dilations, causent l'aliénation des esprits, les schisme, les inimitiés

qui ont fait un ſi grand tort à la choſe publique. Il n'y ſerait plus queſtion de ces perſonnalités ſcandaleuſes qui ont donné lieu aux progrès de l'ambition, aux ſuccès des entreprenans, des ſcélérats ; qui ont détruit la confiance & le reſpect que commande un miniſtère auſſi important, auſſi auguſte, & par-là ont attiré les plus grands malheurs ſur le corps ſocial. Le provocateur ſerait puni par le blâme, les arrêts, & la perte d'une partie de ſon traitement. L'offenſé qui répondrait pour relever l'inſulte & ſe venger par une autre, ſubirait la même peine. On leur propoſerait l'exemple de l'empereur Théodore qui, aux plus grands moyens de vengeance, joignant une modération plus grande encore, répondit à des méchans qui l'excitaient à ſe venger d'un imprudent qui l'avait outragé : » Si c'eſt par légéreté qu'il m'offenſe, je me » garderais bien de le punir, ſi c'eſt la folie » qui l'a fait m'inſulter, je me ſens ému pour » lui de compaſſion ; s'il a eu le deſſein prémé- » dité de me bleſſer, je lui pardonne de bien » bon cœur. «

L'abſence & le retard ſeraient auſſi ſoumis à une peine. Le premier cas, à moins d'une permiſſion ou de l'excuſe la plus légitime expoſerait à la perte de dix jours de traitement pour un d'abſence ; le ſecond, à la perte de cinq pour n'y avoir pas été à l'heure preſcrite. Eh ! pourquoi n'y aurait-il pas la peine de la deſtitution pour les récidives dans la provocation & l'abſence, fautes qui démontrent l'indignité des membres qui s'en rendraient coupables? C'eſt de la différence des opinions que réſulte la lumiere dans les cas difficiles ; &, ſi les opinans ſe permettent de s'abſenter, comment les affaires iront-elles ! ſi le déſordre commence par ceux qui devraient le réparer, & à l'union deſquels nos intérêts ſont attachés, bien plus encore qu'à leurs

leurs talens, quel moyen reſtera-t-il pour ramener l'ordre & l'harmonie ?

Les opinions doivent être libres, & rien ne doit s'oppoſer à leur manifeſtation. Il faut que chacun puiſſe préſenter la ſienne ſans obſtacles, quelqu'erronée ou folle qu'elle pût être : elle peut donner lieu à de grandes lumieres ; mais l'énonciation en doit être, & meſurée par la décence, & circonſcrite dans une ſage réſerve. Les membres qui l'écoutent doivent, dans l'attention, ſaiſir ce qui ſerait ou faux ou mal vu ; mais ils doivent ſe garder de l'interrompre, ou par des ſignes, ou par des mots piquans. Il doit leur être défendu, ſous des peines graves, d'étouffer la voix de l'orateur, ou par des vociférations, ou par des huées. S'ils ſont toujours grandement pénétrés de l'idée du bien de la patrie, ils ſe tiendront en garde contre tout ce qui peut l'empêcher, ou amener le mal ! Si j'inſiſte ſur ces moyens dont j'aurais peut-être dû me diſpenſer de parler, c'eſt que je ſuis profondément perſuadé que la provocation & l'abſence ont été une des cauſes majeures qui ont fait paſſer des décrets, des réſolutions très-nuiſibles, ou au moins inutiles, qui ſans cela auraient été amendés, ou auraient été rejettés à une majorité impoſante.

Dans le calme & le ſang-froid qui convient à de fonctionnaires chargés de ſi grands intérêts, ces légiſlateurs ne ſeraient plus occupés qu'à prévoir, arrêter & détruire le mal ; leur activité toute entiere ſe porterait à utiliſer les reſſources qui nous reſtent, & à tirer un parti avantageux des facultés qui nous ſont laiſſées. Ils répareraient les moyens de ſoulagement & d'exiſtence pour la claſſe indigente & ſouffrante, qui ont été détruits par le zèle imprudent & barbare de leurs prédéceſſeurs. Ils ſe mettraient en état de ſatisfaire à la dette ſi reſpectable & ſacrée du gouvernement envers ceux qui ſont venus à ſon

ſecours, en lui prêtant leurs fonds, & qui, par défaut de paiement, ſont pour la plupart accablés d'indigence, de mépris, & périſſent dans la miſère, les uns en ſe donnant la mort, les autres en ſuccombant ſous le poids des calamités. Ils prendraient le véritable moyen de détruire les haines, les diviſions, l'eſprit de vengeance qui exiſtent au ſein de la nation, en faiſant un appel à la vertu dont le germe n'eſt pas encore entiérement étouffé dans l'enſemble de ce corps immenſe. Ils lui démontreraient qu'il leur eſt impoſſible d'améliorer l'état des choſes, ſi elle n'y concourt de toutes ſes forces par une attitude morale vraiment républicaine; par le ſacrifice de cette légéreté, de cette frivolité, de cette verſatilité qui finiront, ſi elle n'y met un terme, par la rendre un objet de dériſion & de mépris pour tous les peuples; ſi elle n'y concourt par une entiere ſoumiſſion aux lois, aux réglemens qui doivent établir, conſolider, maintenir l'ordre & l'harmonie dans les ſociétés, & rendre la patrie floriſſante; ſi elle n'y concourt par ce généreux dévouement, de la part de tous les individus, qui ſeul peut être le caractere d'une nation ſage & magnanime; ſi enfin elle n'y concourt par un reſpect religieux pour tout ce qui peut opérer ſon bien-être, & par les égards qu'elle doit à ceux qui s'occupent de ſes intérêts, ſans quoi il eût été inutile..... Que dis-je! il eût été dériſoire de les en charger!

Ces légiſlateurs ſurveilleraient ſcrupuleuſement le pouvoir auquel eſt confiée l'exécution des lois; ils le compoſeraient de membres purs & pleins de capacité, comme d'activité; ils le contiendraient ſur-tout dans les juſtes bornes preſcrites par l'acte conſtitutionnel. Ils ſe garderaient de la mal-adreſſe de faire & défaire continuellement des lois ruineuſes & par les frais de leur promulgation, & par leurs effets

déſaſtreux, d'après des plans mal conçus, mal mûris, d'après des idées étroites & puériles. Ils reſpecteraient la religion ; ils l'accueilleraient, la favoriſeraient, ſous quelques formes qu'elle ſe préſente. Toutes les formes ſont bonnes, quoique l'une ſoit meilleure que l'autre. Ceux qui voudraient le conteſter s'expoſeraient à l'alternative, ou de nier l'activité & la puiſſance infinie de la ſageſſe qui diſpoſe tout dans l'univers, ou de chercher à prouver qu'elle ne ſait ce qu'elle fait ; & ils ne ſeraient guère plus avancés : car ces formes exiſtent, & ce n'eſt pas par haſard, & il n'eſt pas en leur pouvoir de les détruire, & il ne leur convient pas plus de condamner ceux qui les cultivent, qu'il ne dépendait d'eux-mêmes de naître dans l'exercice de telle ou telle forme. Celui qui a dit : » *oportet hæreſes eſſe*, « en ſavoit un peu plus qu'eux. Ces formes n'ont toutes qu'un ſeul & même objet, celui de retenir & d'améliorer les hommes, en rendant à l'Être des êtres le tribut d'homages, de reconnaiſſance & d'amour que lui doivent tous les individus de la nature ; puiſque c'eſt lui qui diſtribue tout à tous en raiſon de ſes deſſeins qui s'accompliſſent toujours par ſa ſageſſe, qui eſt auſſi ſûre que ſa puiſſance infinie ; puiſque c'eſt lui qui place toutes les créatures ſelon les rôles qu'elles doivent remplir, ſelon les vues qu'il a ſur elles, tantôt comme actives, tantôt comme paſſives ; ſelon les tems, les lieux qu'il a fixés, les circonſtances qu'il a déterminées ; puiſque c'eſt lui qui donne l'exiſtence, la naiſſance, la ſanté, la force, la ſageſſe, la ſcience, la pénétration, le jugement, l'eſprit, l'inſtinct, la mémoire, le courage, l'intrépidité, la beauté, les richeſſes & leurs oppoſés : car quel eſt celui d'entre nous qui peut ſe diſpenſer aucun de ces dons !!! Les atomes de pouſſiere, auſſi-bien que les ſo-

leils, ainſi que toute la ſérie des êtres intermédiaires, ſont immédiatement dirigés par ſa ſageſſe, ſa ſcience, ſa puiſſance, ſa préſence infinies; quoique tous les hommes ne s'en apperçoivent pas toujours, & qu'il ne leur eſt pas toujours donné d'y faire aſſez d'attention pour en convenir. Il eſt la cauſe des cauſes! Sa volonté eſt la puiſſance qui meut toutes les puiſſances!!! Les diſgraces, les peines, les malheurs, les calamités, les bouleverſemens, les ruines, les deſtructions, les dévaſtations, les exterminations partent auſſi de ſon activité infinie, pour les changemens qu'il veut opérer, & pour le perfectionnement de tous les êtres! Ce qui devient en nous méchanceté par l'intention, eſt en lui bien ſuprême, amour infini; ce qui dans les créatures eſt inadvertance; *machinalité*, eſt en lui prévoyance, détermination. Tout eſt prévu, déterminé, diſpoſé, arrangé pour que tout ce qui arrivera arrive; & cela ne ſaurait manquer, puiſque c'eſt ſa volonté qui agit par-tout. Ce n'eſt que par les effets contradictoires en apparence de cette cauſe univerſelle, que des hommes, doués de beaucoup de mérite d'ailleurs, ſe ſont portés à nier ſon exiſtence. Ne pouvant concilier ce qu'ils appellent le mal, avec ce qu'ils reconnaiſſent pour le bien, ils en ont conclu qu'il n'y a point de cauſe premiere; mais cette pétition de principe, cette contradiction dans les termes ne peuvent arrêter, que celui qui, ne portant pas ſa vue aſſez haut, ou détourné par les préjugés, ne s'eſt pas exercé à faire la différence des vérités abſolues d'avec les vérités relatives. En attendant, les choſes vont à leur terme!

Le lien magique de la religion eſt d'une force incomparablement ſupérieure aux lois humaines les plus vigoureuſes. Il retient les hommes par l'intérieur; tandis que celles-ci ſuffiſent

à peine pour modifier leur extérieur, & ne produiſent ſouvent que l'hypocriſie civile. J'ai dit que toutes les formes du culte ſont bonnes; mais! ſi, dans l'ignorance, je n'en avais point connu, & que je vouluſſe faire un choix, je me garderais bien de celle de l'homme méchant! Ce ne ſont pas les formes qui doivent être dépréciées; mais ce ſont ceux qui les pratiquent, quand ils les expoſent à l'ignominie. On doit redouter le fanatiſme & la ſuperſtition qui précipitent ordinairement dans l'intolérance celui qui devrait ſe borner à l'exemple & à la perſuaſion. Les états qui ont vu commencer l'amoindriſſement tendant à l'abolition du reſpect dû à ces formes, ont vu ſe préparer & s'effectuer leur décadence, leur ruine, leur anéantiſſement, ſans que les lois, qui ſont toujours faibles & inſuffiſantes ſans ces formes, puſſent s'y oppoſer. Le gouvernement, loin de les redouter, doit les laiſſer marcher en paix, puiſqu'elles ſont par eſſence ſon plus ſolide appui. Il les ſurveillera, il les empêchera de s'entrechoquer, en les maintenant dans leurs véritables bornes. L'éclat & la pompe ne ſont pas ce qu'il faut tant favoriſer; puiſque le plus ſouvent ils ont été le produit de l'oſtentation, de l'orgueil dont nous n'avons vu juſqu'à préſent que de miſérables réſultats. On admirait la magnificence d'un extérieur impoſant; tandis que le vuide interne ſe manifeſtait par l'atrocité de la noire hypocriſie. C'eſt le culte intérieur qui conſtitue eſſentiellement la religion; il eſt hors de l'atteinte & à l'abri de la main des hommes; la perſécution l'a, pour ainſi dire, ravivé dans les tems. Le dogme & le culte extérieur ne ſont que des moyens de le diriger!

O vous! miniſtres d'une divinité qui ſe ſoumit à tout; vous qui comme lui devriez brûler d'amour pour les hommes; vous, qui devez les

diriger dans la voie de la perfection, portez-les, par tous les moyens qui ſont en vous, à s'entrepardonner, à s'entr'aimer! Gardez-vous de les ſoûlever contre l'autorité établie, aidez-les à dégager en eux cette *force* dont j'ai parlé, qui ſe trouve embarraſſée ſous les miſeres de l'humanité. Travaillez à la développer en vous-mêmes; ſinon retirez-vous! Vous ne pourriez que retarder leur réhabilitation, ſi vous n'êtes amplement doués de cette *force* qui a été l'objet de la venue de votre modèle qui n'a prêché que cela, parce que c'eſt-là tout. Il était plein d'amour pour ceux-là même qui l'avaient accablé de tourmens! Portez les peuples à abandonner la vengeance; excitez-les à ſe ſoumettre, à ſe traiter, à s'entr'aider réciproquement avec bonté; c'eſt le ſeul objet de votre miſſion. Gardez-vous de faire du mal, pour qu'il en réſulte du bien ſelon des idées fantaſtiques. Vous ne feriez qu'accélérer leur ruine & la vôtre, ſi, par un zèle aveugle, vous ſortiez des règles du code ſublime qui eſt notre unique bouſſole!

Je reviens à nos légiſlateurs. Leur ſageſſe les porterait à inviter ceux auxquels ſont confiées les rênes du gouvernement, & qui ſont chargés de faire la guerre & la paix, à tendre à une pacification générale par les moyens les plus prompts; par les ſacrifices généreux que demande l'équité; par l'abandon des prétentions folles & criminelles que commande la juſtice; par les ſatisfactions, les reſtitutions qu'exigent les offenſes & les torts, & qui, loin d'humilier une grande nation, la couvrent d'honneur, & attirent le reſpect; puiſque celui qui cède par des motifs de grandeur d'ame, & des conſidérations ſages, s'élève plus qu'on ne prétendait l'abaiſſer. Ils feraient entendre ſans peine qu'il y a tout à gagner, & rien à perdre à être en paix avec tous les peuples, pour trouver les

moyens de parvenir à l'être avec soi-même.

Ils feraient facilement comprendre que la folle, la féroce ambition de l'orgueilleuse puissance maritime contre laquelle nous sommes en guerre, n'est point du tout l'exemple qui nous convient & que nous devons suivre : car tout gouvernement qui, par quelque motif & sous quelque prétexte que ce soit, inquiète & trouble ses voisins par sa hauteur, ses prétentions extravagantes, est un gouvernement aveugle. Tout gouvernement qui, pour parvenir à une domination exclusive, prétend s'approprier les bénéfices du commerce au détriment des autres, en se jouant avec audace du droit des gens & de la foi publique, est un gouvernement atroce & mal-adroit ; puisqu'en cherchant à tarir les sources de la prospérité de ceux qu'il jalouse, il tend à l'appauvrissement des siennes, quelles que soient ses ressources & ses facultés. Tout gouvernement qui fomente & sème les troubles, les divisions, les animosités chez un autre peuple, par les abominables moyens qui ne sont que trop employés par la politique infernale, & dont nous avons vu les funestes effets dans notre révolution, est un gouvernement perfide, exécrable & couvert d'infamie. Tout gouvernement qui saisit le moment de l'agitation, de la fermentation, de l'état de guerre civile où se trouve son voisin, pour aller s'emparer de ses possessions, & détruire les fruits de son industrie ; qui, loin d'employer tous les moyens de la douceur, de la médiation, des représentations, des secours, prend l'occasion de rappeller de vieilles querelles, pour couvrir sa passion vindicative & rapace qui ne dort jamais, est un gouvernement inepte par son imprévoyance, barbare & féroce par sa méchanceté. Quelle est donc la démence de cette politique égarée & perverse qui fait entrechoquer

les peuples pour leur procurer certains avantages imaginaires ; qui les pouſſe les uns contre les autres avec la fureur des brutes pour les agrandir, & leur faire un nom fantaſtique ; qui ſe joue de la tranquillité & de la vie, comme le vent ſe joue de la pouſſiere ; qui perſuade aux hommes que tels autres de leurs ſemblables ſont leurs ennemis, & les fait lever pour aller dévaſter, détruire, exterminer leurs frères !!!! Etrange abus de l'opinion, de la confiance, du pouvoir ! Écrivains philoſophes ! Quelle eſt donc votre logique, ſi vous n'avez pas encore pu perſuader que l'homme n'a point d'ennemis parmi ſes ſemblables ; mais que ſes véritables ennemis ſont en lui-même ; & que, s'il parvient à les détruire, il ne rencontrera que des frères par-tout où il y a des hommes !!! Tout gouvernement qui veut la guerre ne ſait par quel eſprit il eſt pouſſé ; &, loin de chercher la proſpérité des peuples, il ne veut qu'aſſouvir les paſſions qui le dévorent, & le pouſſent à provoquer ainſi les malheurs & les dévaſtations !

On me répliquera, ſans doute, que les intérêts des corps politiques ſont tout-à-fait diſſemblables de ceux des individus qui les compoſent ; qu'il faut établir & maintenir la gloire, la tranquillité des nations par le reſpect que doivent inſpirer leurs forces & leurs richeſſes ; qu'il faut en impoſer quelquefois à ſes voiſins par l'appareil formidable des flottes, des armées ; & leur faire connaître & craindre ce qu'ils auraient à ſubir, s'ils venaient à manquer aux égards dus à un peuple qui ſe tient ſur un pied ſi redoutable. Eh ! qui ne remarque pas tout le ſpécieux, le captieux de ces ſophiſmes, & des faux raiſonnemens qu'ils doivent produire ! Pour en démontrer l'abſurdité, je vais conſidérer un moment l'homme ſous ſes rapports naturels & politiques. On

On peut distinguer les nations en celles qui sont encore, pour ainsi dire, dans l'enfance, & celles dont les facultés ont atteint un certain point de développement. Les premières ont besoin de l'esclavage ; le despotisme, le gouvernement patriarcal sont un bonheur pour elles. Les secondes, selon leur gouvernement, ou monarchique, ou républicain, ou mixte, doivent jouir, ou de la liberté civile seulement, ou de la liberté civile & politique tout ensemble. La liberté civile consiste dans le droit de propriété & la sûreté des personnes, malgré la distinction des rangs. La liberté politique se compose de la première avec le droit d'élection, comme d'éligibilité à toutes les fonctions de l'état, & de l'égalité parfaite aux yeux de la loi, sans distinction de rang & de fortune ; sauf les exceptions, les exclusions spécialement exprimées dans la charte constitutionnelle. Les individus de tous les peuples ont des intérêts égaux, des droits généraux dont le principal est de vivre dans la tranquillité, de jouir paisiblement des avantages que leur présente la nature, & d'en cultiver les fruits par l'industrie dont ils sont susceptibles, afin de pouvoir supporter les charges de l'état de société.

Un individu de l'espèce humaine, isolé au milieu des déserts, n'aurait eu à songer qu'à sa propre conservation ; il n'aurait eu pour lois que ses caprices ; ses imprudences n'auraient pu nuire qu'à lui seul. Dans l'état de société au contraire, pour lequel l'homme a été fait, car toutes les hypothèses sur l'homme isolé sont imaginaires & vaines ; dans l'état de société, dis-je, où tous les intérêts particuliers se croisent, ou sont opposés, comme il faut que chacun cède & abandonne de sa liberté ce qui peut gêner & nuire aux autres, il a fallu des règles, ou convenues de gré-à-gré, ou établies

par la force, ſelon les lieux & le génie des peuples. C'eſt ainſi que les lois, indiſpenſables pour la tranquillité de l'homme, ſont nées de la néceſſité où il eſt d'avoir des compagnons pour l'aider à ſoutenir ſon exiſtence. Plus malheureux que tous les êtres qui habitent ce globe, & par la multiplicité de ſes beſoins naturels & factices, & par les privations, les maux, les dangers ſans nombre auxquels il eſt expoſé, ſoumis, il naît dans la faibleſſe & les gémiſſemens; il continue, il termine ſa carrière dans les inquiétudes, dans les ſouffrances! Il ſe trouve heureux quand des momens du délire qu'on appelle plaiſir, viennent interrompre le cours de ſes peines, & lui procurer quelques ſenſations agréables dont la plupart ſont ſuivies de la fatigue, du dégoût. Sujet à toutes les faibleſſes, à tous les vices que nous remarquons dans la généralité de l'eſpèce, & qui n'attendent que les circonſtances pour ſe développer, ce n'eſt que par des efforts continuels & révoltans, qu'il parvient à les ſoumettre. La ſource de toutes ſes imperfections réſide dans *l'amour de ſoi*, cette préférence excluſive qu'il a pour ſa perſonne au détriment des autres, & qui ſe montre à découvert dans tous les êtres de la nature. Cette pente originelle eſt bonne dans ſon principe, comme dans ſon objet, puiſqu'elle tend à la conſervation des individus; mais c'eſt elle qui donne lieu au jeu de toutes les paſſions, ſelon le rôle des êtres où elles règnent. Ce caractère n'eſt pas ſuſceptible d'altération dans les brutes, ou ce n'eſt que bien faiblement, & chez un très-petit nombre. Dans l'homme au contraire, *l'amour de ſoi* peut ſe redreſſer en l'étendant d'abord à ſes ſemblables, & en le ſoumettant enſuite au véritable intérêt que les autres doivent nous inſpirer; mais cela ne peut arriver que par la véritable éducation.

En méditant sur l'homme & les intérêts des nations, on n'est pas surpris de ce que la distance, des limites naturelles, & d'autres convenances ou circonstances aient, pour ainsi dire, obligé les peuples de vivre en corps séparés. On n'est pas surpris de ce que leurs idées soient opposées sur les mêmes objets, & que les langues qui les expriment aient une si grande dissemblance; on n'est pas surpris de l'opposition de leurs coutumes, de la diversité, de la bisarrerie de leurs costumes; mais on est étonné, révolté de les voir se haïr comme s'ils formaient des espèces différentes. L'origine des hommes & de leurs idées est la même. Pourquoi celle de leurs expressions ne le serait-elle pas aussi, puisqu'ils sortent tous de la même main, de la même pâte; puisqu'ils ont sous les yeux les mêmes objets: les astres, les élémens, les règnes de la nature!

La langue première ne s'est diversifiée que par leur séparation. Pratiquée à l'écart, sans communication; dépourvue des arts qui servent, quoique d'une manière insuffisante, à fixer nos idiomes, elle s'est intervertie, étendue en raison du développement des idées de chaque peuplade. Il en arriverait de même encore, à une nation quelconque, si le bouleversement, la barbarie amenaient à-peu-près les mêmes circonstances dans sa séparation.

La faiblesse & l'imperfection des productions humaines ne doivent pas surprendre ceux qui s'en apperçoivent: elles sont proportionnées au petit nombre & à la qualité des moyens qui sont laissés aux hommes. Le cercle étroit & irrégulier de nos connaissances, quoique l'aire en paraisse bien vaste à la plupart; quoiqu'il soit bien pénible, & qu'il demande bien du tems à être parcouru, atteste néanmoins une surveillance immédiate de la part de la puissance suprême

qui a disséminé les peuples sur la surface de ce globe ; qui les laisse dans les erreurs & les illusions sans nombre où leur faible raison est submergée, & ne les en fait sortir que peu-à-peu, par des motifs qui ne sont connus à-peu-près que de lui seul. Ne dirait-on pas que le monde est un problême dont la solution nous est proposée comme un défi, & dont les données, comme les inconnues n'ont aucune proportion, ni avec nos organes, ni avec nos facultés intellectuelles dans l'état où elles sont ! Cela me rappelle la fable des Titans ! Nos connaissances positives, absolues, sont en bien petit nombre ; & toutes les autres, surtout celles qui dépendent de nos sens externes, ne sont que relatives, illusoires. Nous ne connaissons les êtres que par leurs différences qui sont les qualités extérieures ; tandis que les qualités intrinsèques, qui constituent le genre, & dont la notion est indispensable pour établir la connaissance solide, échappent à nos moyens précaires. On dirait que nos privations ont pour objet de nous ramener par le dégoût, de nous forcer, pour ainsi dire, par le rebut, de diriger toutes nos facultés vers celui-là seul qui mérite toutes nos attentions, & peut à lui seul combler tous nos désirs. Il est notre flambeau, nous ne voyons que ce qu'il éclaire ! sans lui nous sommes dans les ténèbres ; & vous savez que dans les ténèbres on ne marche pas ; on ne va qu'à tâtons ; on s'égare, on se heurte, on tombe, on se précipite, on se brise ! La raison des hommes n'est qu'une infiniment petite portion de la raison sublime, infinie, qui illumine l'univers. Elle est plus ou moins développée, selon la tâche que chacun doit remplir ; c'est ce qui fait que chacun a, ou croit avoir raison ; il ne lui est donné de voir que de telle maniere. Voilà l'origine de la prévention, du préjugé, de l'ignorance. Combinée avec l'*amour de soi*, notre raison pré-

caire produit le plus souvent l'entêtement & le besoin de dominer. Ce penchant, ce goût que nous sentons tous, & qui rend les hommes si désireux de la supériorité sur leurs semblables, les empêche de se contenter d'être leurs égaux, bien loin de se réduire volontiers à leur être inférieurs & soumis. Tous ces inconvéniens ont aussi leur but, leur raison d'être pour l'accomplissement des volontés suprêmes. Il en sera bien autrement quand les torrens de la lumiere infinie pénétreront les replis de notre entendement, & nous identifieront, pour ainsi dire, à elle ! En attendant, efforçons-nous d'avoir, les uns pour les autres, l'indulgence que notre situation réciproque exige de chacun de nous ; &, loin de nous arrêter à vouloir nous énorgueillir, à vouloir nous haïr, à vouloir nous exterminer, ah, plutôt ! employant tout ce qui est à notre disposition, faisons tout pour nous aimer, nous soulager, nous unir ! ! !

Les hommes qui se trouvent placés à la tête des gouvernemens, sont sujets aux mêmes qualités que les particuliers qui composent les peuples, avec des différences, des accessoires que les circonstances de l'éducation ont pu leur procurer. Les passions, les penchans, chez eux comme chez les autres, coulent de la même source. Ils agissent pour & au nom des nations ; mais le plus souvent, l'orgueil, le fol amour de la gloire, la sordide avarice, le ressentiment, l'aveuglement enfin d'une ambition effrénée, ou d'une négligence, d'une faiblesse mépriſables, leur font sacrifier les plus chers intérêts de ceux qu'ils gouvernent. Voilà d'où naissent les crimes des nations ; ce sont eux, les chefs, qui les rendent coupables ; & c'est ainsi qu'elles ont, comme les individus, leurs vols, leurs assassinats, leurs trahisons, leurs perfidies, leur mauvaise foi, &

toutes les abominations enfin que les lois puniſſent de la peine capitale dans ces individus. Pourquoi donc n'admettraient-elles pas des lois, ſi elles peuvent être criminelles? Pourquoi ne connaîtraient-elles que les traités qui ſont preſque toujours le produit du caprice, de la duplicité, de la fourberie, ou même de l'ignorance des gouvernans d'une part; & de l'autre de la faibleſſe, de l'épuiſement? Ces traités ne ſont que des lois de circonſtance que rompent la fantaiſie, l'impatience du plus fort, ou du plus audacieux des partis. Les traités n'ont qu'une garantie illuſoire qui n'enfante que la défiance & l'inimitié. Si les particuliers ſont ſoumis à des lois générales pour les maintenir dans le rapport qui doit exiſter civilement entr'eux, pourquoi les enſembles de particuliers, je veux dire, les nations ne ſe ſoumettraient-elles pas à des lois générales? Le droit des gens ne ſe compoſe-t-il pas des mêmes principes de morale qui doivent diriger, obliger les particuliers entre eux? Serait-ce parce qu'il manque un tribunal pour les juger, les punir, que les corps politiques n'ont point entr'eux de lois poſitives qui les contiennent; ou ſeraient-ils réduits aux règles des voleurs, des brigands, des aſſaſſins qui ſont la honte, l'opprobre de l'eſpèce humaine, & auxquels on a eu raiſon de les aſſimiler, quand ils ne veulent d'autres lois que celles de ces modèles? Mais! il exiſte un tribunal pour eux; il ne s'agit que de le reconnaître! En premier reſſort, ils ont les remords dévorans, l'opinion implacable, l'exécration des générations; juges terribles, qui ne ſont pas aſſez connus, pas aſſez redoutés! En dernier reſſort, ils ont le terme fatal, où tout mortel arrive, où, dépouillé de tout, il ne lui reſte plus que ſon mal, ſes vertus!

Les Marc-Aurele, les Antonin & tous les chefs des nations qui ſe ſont diſtingués par la

bonté, la juſtice, la généroſité & l'amour de la paix, ont été les inſtrumens de la clémence du ciel envers la pauvre & chétive humanité ; & vous, conquérans redoutables, Alexandre, Céſar, Charlemagne, Attila, Thamas-kouli-can & tant de guerriers d'un nom fameux, qui avez contraint les mortels, par l'épouvante, à l'admiration de votre audacieuſe férocité, vous n'avez été que les odieux inſtrumens dont la puiſſance infinie s'eſt ſervi pour décimer la malheureuſe eſpèce humaine ! Les hommes ſeraient-ils condamnés à s'entre-détruire & à dévaſter la nature, pour arriver à un meilleur état de choſes ? *ô altitudo !*

Ah ! pourquoi, au lieu de chercher des motifs & des prétextes pour ſe nuire, pour ſe détruire ; pourquoi, au lieu de ſonger à des entrepriſes qui devraient révolter leur ſenſibilité ; pourquoi, au lieu de méditer ſur les moyens d'opérer une plus prompte & plus grande dévaſtation ; pourquoi, au lieu d'accueillir, de favoriſer ces raffinemens de tromperie & d'iniquité ; pourquoi, dis-je, les hommes ne réuniraient-ils pas toutes leurs facultés pour amener l'accord & l'union des nations ? Pourquoi ne joindraient-ils pas tous leurs efforts pour en ſurmonter les obſtacles, & vaincre les difficultés ? Pourquoi ne tenteraient-ils pas tous les moyens de trouver les raiſons de ſe pardonner, de s'eſtimer, de s'aimer ? Cela leur paraît-il donc ſi difficile, ſi impraticable ; ou le jugent-ils indigne de leurs recherches, de leurs ſoins ? Pourquoi plutôt ne préfèrent-ils pas de ſe coaliſer pour ſe défendre contre les miſères innombrables qui les affligent, qui les tourmentent, qui les tiennent dans la ſouffrance & l'abjection ? Voilà véritablement leurs ennemis naturels ! Voilà ceux contre qui ils doivent ſe liguer ! Voilà les redoutables monſtres qu'ils ont à combattre & à vaincre ! Voilà des champions dignes de leur valeur, de leur audace, de leur témérité ! Voilà enfin, ceux ſur

qui ils ont à venger tous les outrages faits à l'eſpèce humaine ; tous les dommages cauſés par le retard de ſa marche vers la raiſon ſolide & univerſelle ; toutes les atteintes portées aux droits de la nature ; toutes les plaies ſanglantes & preſque incurables dont ils l'ont déchirée, & tous les maux enfin dont ils l'ont meurtrie, accablée, écraſée !!!

Si l'on redoute les difficultés, les peines, l'inutilité des tentatives, on a beaucoup à ſe promettre de la réuſſite ; & j'oſe d'avance aſſurer qu'on pourra y parvenir à coup ſûr, en prenant la ferme réſolution de ne plus guerroyer avec ſes voiſins, & de rivaliſer avec eux de vertus ; en reſtaurant, cultivant la morale publique par l'enſeignement & l'exemple ; en encourageant, déſentravant les arts d'utilité & d'agrément ; en récompenſant les actions vraiment belles, blâmant, puniſſant celles qui leur ſont contraires ; en favoriſant ſans contrainte l'établiſſement du pur & vrai culte qui ſeul convient à tous les hommes : *adorer en eſprit & en vérité ;* en admettant enfin tout ce que le bon ſens, le jugement, la ſaine raiſon permettent de pratiquer, ſe tenant dans la défiance ſur ce que le caprice, la fantaiſie, l'imagination exaltée préſentent comme *le mieux* que nous avons vu ſi ſouvent l'ennemi du bien.

On dira, je m'y attends, qu'un pareil état de choſes s'oppoſerait à ce que les nations devinſſent floriſſantes. A cette ſuppoſition je réponds ſuccinctement, qu'il n'y aura jamais que l'ordre & l'harmonie qui puiſſent rendre les nations floriſſantes ; & tout ce que j'avance tend à établir ces deux principes fondamentaux de toute ſociété ſolide.

Je conclus donc avec juſtice, de ce qui précède, que les intérêts des corps politiques ne ſont en rien diſſemblables de ceux des individus

dus qui les compoſent, qu'ils doivent ſe ménager, ſe reſpecter, s'eſtimer, s'aimer, & par les mêmes principes & par les mêmes raiſons qui obligent indiſtinctement tous les particuliers.

O vous ! qui voulez commander, gouverner les hommes ; qui voulez leur donner des lois, ſi vous n'avez pas encore débarraſſé, développé en vous cette *force* dont j'ai parlé ; ſi elle eſt encore, chez vous, accablée ſous vos paſſions ſiniſtres, retirez-vous ! Vous n'êtes que des verges d'affliction pour le tourment des peuples !! Vous ne pouvez que les déſoler !!!

Un corps légiſlatif compoſé d'hommes probes, pleins de bonne intention comme de capacité, trouverait bientôt la voie la plus ſûre & la plus courte pour opérer le bonheur de la nation par tous les moyens que la raiſon & la juſtice autoriſent. Leur attitude calme & reſpectable commanderait celle de tous les individus de la république. Ils inſpireraient la vertu, qui ſeule eſt le ſoutien, l'égide des républicains.

Comme il nous importe à tous de ſortir de cet état de perplexité, d'angoiſſe où nous a jettés cette trop longue révolution, chacun s'efforcerait de contribuer par tous ſes moyens pour parvenir à la bien terminer. La confiance, la bonne-foi rétabliraient le commerce intérieur. L'économie, la facilité du recouvrement des impôts donneraient lieu au rétabliſſement des finances. L'enſeignement, le bon exemple, la rigide obſervation des lois, l'encouragement des arts, & ſur-tout la liberté du culte rendraient à la moralité ceux que l'ignorance & les paſſions égarent. La réforme, une reſponſabilité rigoureuſe, une ſurveillance exacte mettraient bientôt un frein aux dilapidations déſaſtreuſes. La paix intérieure amènerait à coup ſûr une paix générale : car les puiſſances coaliſées contre nous, ne voyant plus de moyens de nous cor-

rompre, de nous diviſer, ne tarderaient pas à ſentir qu'il leur convient mieux, ſous tous les rapports, de ceſſer une guerre qui les détruit, que de perſévérer dans le fol eſpoir de nous ramener à l'état où nous étions avant de la commencer. Nos relations extérieures ſe renoueraient; & nos correſpondances en tous genres, venant raviver nos branches languiſſantes, deſſèchées, nous feraient bientôt ſentir leur heureuſe influence. Si au contraire la paix, ſi déſirable pour tous les peuples, reſtait encore éloignée de nous pour quelque tems, une diſcipline ſévère, jointe à la bonne tenue, ferait planer la victoire ſur nos phalanges valeureuſes, & la fixerait ſous nos étendarts.

Chacun de nous, étant une partie intégrante du corps ſocial, doit faire ſes éfforts pour ramener le bon ordre par la religieuſe obſervation des règles qui ſeules peuvent l'établir, & rendre l'état floriſſant. Puiſque nous avons pris une forme de gouvernement bien différente de celui ſous lequel nous vivions auparavant, ce ſerait une inconſéquence bien ridicule, & qui caractériſerait formellement cette turbulente légéreté qu'on reproche au peuple français, que de ne pas prendre les moyens de la conſolider par notre attachement, par le concours de nos vertus, de nos facultés; que de donner lieu aux entraves par une oppoſition quelconque; que de vouloir la changer, la renverſer, pour ramener parmi nous un autre ordre de choſes. Ce ſerait nous préparer bien des peines, des fatigues, & nous rejetter dans une ſérie de déſaſtres pires peut-être que celle dont nous ſommes à peine ſortis. Toutes les formes de gouvernement ſont bonnes! La meilleure eſt celle où, dans la ſoumiſſion aux lois, dans une paiſible aiſance, le peuple vit content. Ce n'eſt point telle ou telle forme de gouvernement qui améliorera notre ſi-

tuation ; mais c'eſt la manière de nous comporter. Nous aurions beau en changer, ſi nous ne devenons meilleurs, notre état ne fera qu'empirer, en reculant bien loin l'époque heureuſe de la tranquillité. D'ailleurs nous ſavons..... nous l'avons appris, ce qu'il en coûte ! Je penſe que vous ne l'oublierez de long-tems ! L'homme raiſonnable & vertueux ſe trouve bien ſous quelque gouvernement qu'il vive. Il connaît l'utilité des lois ; il les aime, parce qu'il ſait qu'elles le protégent. Si elles le gênent un peu, il en ſupporte les déſagrémens, qui ſont bien petits en comparaiſon de ceux qu'il encourrait ſans elles. Il n'y a que les êtres vils & immoraux qui redoutent l'empire des lois ! Heureux le peuple qui en a de bonnes ! Plus heureux encore ſerait celui qui n'en aurait pas beſoin !! Ce ſerait un peuple d'anges !!! Mais, puiſque nous ſommes bien loin de reſſembler à un tel peuple ; puiſque nos paſſions nous réduiſent à la dure néceſſité d'avoir des lois ; puiſque nos intérêts nous preſcrivent d'en avoir qui, pour être bonnes, doivent être proportionnées au génie de la nation, efforçons-nous ! tâchons de concilier tous les moyens, de ramaſſer toutes nos facultés pour faire un choix judicieux de légiſlateurs dont la vertu unie au ſavoir réponde à notre attente, & nous garantiſſe d'avance le précieux bienfait, *de devenir heureux, en nous perfectionnant ſous des lois ſages !*

Le tableau que je préſente à mes concitoyens demanderait plus d'ordonnance dans la compoſition, plus de correction dans le deſſin, plus de vivacité dans le coloris, plus d'expreſſion dans les figures, plus de liaiſon dans les ſujets ; mais on s'appercevra facilement que ce n'eſt qu'une eſquiſſe, une faible ébauche. La multiplicité des ſubdiviſions, dont ſont ſuſceptibles les matières qui y ſont expoſées, donnerait lieu

à un ouvrage très-long & volumineux. Elles ne pouvaient guère être plus développées dans cette production rapide & du moment. Le désordre, l'incorrection du style qu'on y remarquera, sont l'effet du peu de tems, de l'interruption ainsi que d'autres inconvéniens, & demandent l'indulgence de la part des lecteurs.

J'ai pensé trop tard à entreprendre un travail de cette nature. Il eût mieux valu pour moi peut-être de l'abandonner, y ayant parmi nous tant d'hommes capables de faire mieux sur le même sujet, si fertile par lui-même ! Mais, poussé par l'attachement sincère & le vif intérêt que me commande l'amour de mes semblables, j'ai préféré m'exposer à une juste critique, plutôt que de manquer l'occasion, si intéressante pour moi, de vous présenter mes idées. Je me trouverai très-satisfait, si jamais je puis apprendre que mes faibles moyens ont pu vous être utiles en quelque manière.

SALUT ET FRATERNITÉ.

MÉTIGNY, officier de santé.

A Avignon, ce 25 Pluviose, an 5.